

A detail from a medieval manuscript painting, likely a Book of Hours, depicting the Virgin Mary in a state of prayer. She is shown from the chest up, wearing a red gown with a blue collar and a white veil with a gold border. Her hands are clasped in prayer, and her eyes are cast down. The background is dark and textured, with a gold halo visible behind her head. The painting shows signs of age, including cracking and wear.

Nicole Lloret

La méridienne
rose

Nicole Lloret

La Méridienne rose

© Nicole Lloret, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0104-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

– BRAGANCE, PORTUGAL, 1487 –

L'homme traversa la rue sombre d'un pas rapide et s'engouffra sous le porche marqué par l'emblème de la maison de Bragance, le coq de Barcelos.

Il leva la tête vers la lumière qui provenait du dernier étage de la bâtisse austère. Ses traits durs éclairés l'espace d'un instant ; il avait l'air soucieux. Il poussa la lourde porte et aperçut la servante qui l'attendait. Elle le précéda dans l'escalier, le halo blafard de la lanterne qui se balançait au bout de son bras déformait étrangement leurs silhouettes sur le mur de pierre. Il pensait à ce qu'il devait apprendre aux autres membres de la confrérie, cette nouvelle inquiétante, ce message anxieusement porté depuis sa descente du bateau en provenance de Gênes. Le livre n'avait pas été retrouvé chez le marchand flamand installé à Florence. L'homme qui avait été envoyé n'avait pas réussi à le faire parler, tout au plus avait-il assuré le silence du commerçant par deux coups de couteau portés en pleine poitrine. Aucune crainte, les traces avaient été soigneusement effacées, l'homme de main était sûr, personne ne remonterait jusqu'à eux.

À l'arrivée de Vieira de Matos, les hommes se turent. Dans ce silence, l'interrogation, l'appréhension, l'inquiétude devant la menace. Après les derniers incidents survenus à Lisbonne, pouvaient-ils continuer le transfert illégal d'œuvres toscanes vers le Portugal et la France ? Les tableaux, habilement recouverts d'une esquisse banale appliquée d'un médium dont seul le peintre Portugais avait le secret, arrivaient par bateau tous les deux mois. Entreposés simplement roulés dans un coin de l'atelier du Maître, ces trésors attendaient patiemment d'être réhabilités. Il suffirait alors à Vieira de Matos d'éliminer la couche supérieure de pigments grâce à la préparation connue de lui seul, pour que se dévoile l'œuvre originale, trésor dérobé dans les ateliers florentins où le portugais entretenait de fausses amitiés. Dans cette ville Florence, soumise à la débauche, tenue par les hommes de main de Lorenzo el Magnifico, ce tyran qui n'hésitait pas à tuer et emprisonner pour maintenir son autorité, il était aisé à Vieira de Matos de trouver l'assistance nécessaire pour voler les tableaux qu'il repérait dans les ateliers visités. Il devait retourner à l'atelier de Domenico Ghirlandaio où l'on disait que le tableau qu'il venait d'achever, *Le Tourment de saint Antoine*, était l'œuvre d'un jeune apprenti âgé d'une douzaine d'année à peine, Michelangelo. Lors de son dernier séjour dans la cité, il avait admiré la décoration de la salle des Lys du Palazzo Vecchio, et il savait que Domenico

travaillait à présent sur les fresques du chœur de Santa Maria Novella. Il serait aisé de pénétrer dans l'atelier sans trop attirer l'attention.

Banquiers, commerçants, artisans, chacun trouvait son compte dans le trafic d'œuvres florentines et aucun n'était disposé à renoncer au profit qu'il générait. Il leur faudrait, après la série des derniers incidents, redoubler de vigilance. Vieira de Matos leur demanda de faire preuve de discrétion en attendant que le calme se rétablisse avec l'oubli des rumeurs qui circulaient à présent dans tout le pays.

– LONDRES, 1987 –

En 1987 à Londres, quartier Millbank, la nouvelle aile de la Tate Gallery a été inaugurée pour accueillir la collection des œuvres de Turner dans un environnement adapté. À cette occasion, dans les sous-sols du bâtiment, d'étranges toiles du maître ont été découvertes que l'on avait laissées sans soins, enroulées dans un réduit obscur de l'immense cave. Ces toiles ont été pour la plupart nettoyées et exposées, elles dénotent un goût de l'image abstraite d'une absolue modernité, stupéfiante pour un début du XIX^{ème}. Mais le plus surprenant vient de celles qui sont restées au secret dans les profondeurs de la bâtisse. Les experts ont remarqué par endroits des zones plus fragiles qu'un nettoyage léger éliminait totalement, laissant apparaître un arrière-plan de paysage exécuté dans la plus pure facture du peintre et certainement d'une valeur inestimable. Au verso de ces œuvres figurait toujours un même nom presque effacé **Vieiera de Motos** ou peut-être **de Matos...**

– SIENNE, ITALIE, 2015 –

Via Cavour 18 h 30.

Marion Delmas, professeur d'Arts Plastiques à l'Académie Niçoise des Beaux Arts, se retourna brusquement à quelques mètres à peine de la boutique de l'antiquaire. Il lui sembla reconnaître la silhouette mince qui accélérait le pas sur l'avenue déserte à cette heure-ci. Elle courut et poussa vivement la porte vitrée de la petite échoppe. Le vieux n'était pas là. Contrairement à son comportement habituellement prudent, la jeune femme se surprit à tourner le verrou, puis, sans réfléchir, à pousser le vieux coffre sur lequel elle avait consulté le manuscrit à sa dernière visite. Alors, seulement elle reprit son souffle et chercha des yeux une autre issue vers le fond du magasin.

Et l'autre, soudain, fut là, écrasé contre la vitre sale, sa voix s'éleva, forte, impérative.

— Ouvrez !

Les deux mains encore posées sur le couvercle du coffre, Marion regardait l'homme, effarée. Quelques millimètres de verre seulement le séparaient d'elle et malgré sa peur, elle détailla la stature frêle, les yeux luisant dans la faible lumière de la rue, et cet aspect médiéval que lui donnait le manteau sombre serré jusque sous le menton. Marion s'approcha, engluée dans le magnétisme de ce regard. L'homme tira un objet lourd de sa poche et frappa violemment le premier des carreaux. Dans le bruit de verre brisé, la voix à l'accent rude, rauque :

— Donnez-moi le livre !

— NICE, 2025 —

Rue Droite, le 25 mars, 11h15.

Nathalie pénètre dans l'atelier d'un peintre, cherchant la fraîcheur à l'ombre de l'entrée. À l'abri du regard, la méridienne rose, identique. Exactement celle qu'elle recherche ! La couleur rose tendre, le style sobre, bien campée sur son dossier, le tissu agréable, les coussins bien gonflés. Elle est plantée là, dans un coin de la pièce, à moitié recouverte d'une couverture de laine grise, patte de loup sur la peau d'une biche. Partout des chevalets, des tableaux, dessins, esquisses, dans une confusion d'objets complices. Peintures sur chevalets, peintures suspendues aux murs de ciment, posées au sol, dépassant d'un carton, tableaux appuyés contre un autre, contre un meuble, sur une chaise. Toiles roulées, dessins affichés sous verre ou suspendus. Sur une table : coins de cadre, morceaux de carton, règles, crayons, fusains, pinceaux de soie ou de martre, tubes de couleur, flacons aux liquides transparents, pots de pigments. Cette méridienne, c'est bien elle, elle revoit sa mère allongée, le noir de sa chevelure comme une signature aux lettres étirées sur les coussins.

Cet homme est là, penché sur la table, le visage tendu au-dessus d'une plaque de verre qu'il découpe à l'aide d'une pointe diamant ; elle n'ose pas le distraire de cette tâche, elle attend ; elle observe les contours de la pièce, s'attardant sur les taches de couleur ; son regard glisse d'une toile à la bordure d'un cadre, traîne d'un objet à l'autre et revient s'apposer sur la méridienne ; son regard attiré par ce meuble, séduit par l'harmonie de ses formes. Elle tente un bonjour discret à l'attention de l'homme concentré sur son travail de précision, il lève un peu la tête pour lui répondre :

— Bonjour, vous pouvez entrer visiter l'atelier ; si vous avez besoin de renseignements, j'ai presque terminé.

Elle s'approche de la méridienne; à côté, une table basse, le bois vieux et rongé, l'équilibre précaire. Sur la table, un livre posé comme une invite, la reliure est ancienne mais il paraît en bon état. Elle le feuillette avec curiosité. Étonnant, il y a des passages en latin, des esquisses, des dessins à la plume. Elle revient sur le premier chapitre et commence la lecture.

– FLORENCE, 1487 –
– Atelier de Filippino Lippi –

Chapitre I

Ce soir-là, Lorenzo était resté à l'atelier jusqu'à la nuit tombée. Filippino Lippi terminait la mise en place d'une nouvelle composition. Sur la toile, il disposait les personnages, ajoutait le détail d'un costume, retouchait un visage, l'inclinaison d'un buste, le geste d'une main. Lorenzo reconnut son Maître sous les traits du quatrième homme à la droite du cavalier central. Le Duc Ludovic Sforza avait commandé ce tableau, il voulait être représenté en grand apparat, entouré de ses fils montés sur les chevaux qu'il avait fait venir de Turquie. Le peintre avait choisi pour cadre la campagne Toscane, une vue depuis la colline de Fiesole sur la ville de Firenze qui se détachait à l'arrière des personnages.

Lorenzo observait la progression du travail de son Maître, fasciné par la sûreté de son trait. À présent, il imaginait l'éclaboussement des couleurs sur la toile, il sentait la vibration des costumes, la vitalité des chevaux dont le tracé réaliste lui ferait craindre, plus tard, de poser une main sur le tableau. Son regard se porta sur les toits de la ville, se fixa un moment sur le Duomo de Brunelleschi, traîna encore sur les berges de l'Arno, se perdit sur les collines de l'arrière-plan lointain.

À l'âge de onze ans, son père l'avait placé dans l'atelier de Filippino Lippi. Depuis, il étudiait chaque tableau en essayant d'analyser les moindres détails, tout ce qu'il lui faudrait apprendre pour devenir à son tour un grand Maître. Il observait la perspective que le peintre intégrait dans chacune de ses compositions, le rythme de la construction, les figures qui s'étagaient dans une succession de plans clairement délimités, tous ces éléments qui contribuaient à l'élégance décorative, précieuse même, de l'œuvre. Ainsi, il apprenait comment le peintre exhortait la matière ; il étudiait sa manière de glorifier le visible par une surabondance de détails et l'exaltation des couleurs. C'est pour cela que Lorenzo il Magnifico, le *principe dello stato*, le mécène que tous ici courtoisaient, ce banquier ami des peintres et des sculpteurs-orfèvres, avait placé Filippino Lippi sous sa protection ; aujourd'hui, tous, de Firenze à Milano, reconnaissent son talent, et Lorenzo était fier d'être là, dans cet atelier.

Après toutes ces années passées auprès de son Maître, il ressentait toujours la même admiration à son égard, il lui était reconnaissant. Aujourd'hui pourtant, le désir de l'égaliser, de le dépasser même, le rongait insidieusement ; il se tourmentait dans un combat dominé par l'appétit, l'ambition : devenir à son tour l'artiste recherché des commanditaires de Firenze. Peut-être à cause de la souffrance suscitée par cette frustration naissante, ou bien devant l'élégance et la pureté du dessin qu'il observait, il vit apparaître les contours du visage de celle